

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir
Numéro 34**L'ENTRETIEN
DE LA SEMAINE***«Organiser une
journée portes
ouvertes pour
imprégner
l'enfant du
milieu scolaire»**Dans cet entretien, Nadia
C., psychologue scolaire,
livre des conseils aux
parents, pour que la
première rentrée scolaire
soit le bon démarrage
d'une nouvelle vie.*

Lire en page 12

C'EST MA VIE*Djerdi Cherifa,
du vieux elle fait
du neuf**Le recyclage au féminin
dans le domaine de
l'artisanat à caractère
écologique est un
créneau qui commence
à se frayer un chemin.
Djerdi Cherifa, 54 ans,
retraitée, bien que n'étant
pas une pionnière en la
matière, s'est offert une
place au soleil, en dépit
des contraintes établies.*

Lire en page 14

VOYAGE CULINAIRE*La
tchekhtchoukha
de Biskra pour
accueillir
les hadjis**La tradition veut
qu'avant le départ des
pèlerins et dès leur
retour, tous les membres
de la famille se
regroupent autour d'une
tchekhtchoukha offerte
par le hadji ou la hadja,
et ce, pour faire leurs
adieux et demander
pardon en cas d'une
quelconque discorde.*

Lire en page 15

Rentrée scolaire : souvenirs, souvenirs

Indélébile est le premier jour de classe. Entre l'angoisse, la soif de la découverte et la peur de franchir la porte des grands, cette journée marque l'esprit. Elle est gravée à jamais dans la mémoire. Dans cette enquête-témoignages, les aînés et les plus jeunes partagent leurs souvenirs.

Par Sarah Raymouche

Ghania, 57 ans : «Je ne savais pas que j'avais un deuxième prénom»

A l'évocation de son premier jour d'école, Ghania en a gardé un souvenir des plus originaux. Elle a fait la découverte de son véritable prénom. «Je me rappelle qu'on m'avait appelé dans la cour de l'école pour rejoindre ma classe. L'enseignante appelait Tassadit et je ne répondais pas. A la fin, je suis restée seule dans la cour, et là j'ai réalisé que j'étais inscrite en tant que Tassadit et non pas Ghania. Je me rappelle des sourires et des phrases rassurantes que m'adressait l'enseignante. Sur le moment, je ne comprenais pas ce qu'elle me disait, mais par la suite et avec le temps, je saisisais qu'elle m'expliquait la différence entre le prénom et un surnom. C'est ainsi que j'ai fait mes premiers pas dans une classe d'école. Pour moi, c'était un moment fort émouvant, plein de tendresse, du fait qu'on ne m'a pas bousculée. Un moment aussi de découverte d'une partie de mon identité.»

**Nassima, 36 ans : «J'étais sûre de moi et je ne comprenais pas pourquoi les autres pleuraient»**

La plus jeune de la fratrie, Nassima, attendait avec joie et impatience la rentrée des classes. «Le fait d'être la seule à la maison à ne pas

avoir de devoirs ou de cahiers entre les mains, me diminuait. Je voyais mes frères et sœurs partir le matin à l'école contents et souriants. Je voulais vite partager ces moments», relève Nassima, qui au fil du cursus universitaire a entrepris une carrière dans le milieu juridique. «Enfin, le jour tant attendu est arrivé. Ma mère m'a accompagnée. Nous sommes arrivées à l'école et je voyais beaucoup d'enfants pleurer. Je ne comprenais pas et je trouvais cela anormal. Je me disais : comment ne voulaient-ils pas apprendre à lire et à écrire ? En posant la question à ma maman, je me souviens très bien de sa réponse : «Il y a des enfants qui veulent rester avec leur maman. J'ai trouvé cela encore plus bizarre», souligne cette juriste en riant. Et d'ajouter :

«Manque de pot, une fille qui devait partager ma table ne cessait de sangloter. Elle voulait rentrer chez elle. Cela me gênait considérablement et je voulais à tout prix changer de place. Je voulais partager ma table avec une camarade ayant le même état d'esprit que le mien : fière d'être à l'école.»



Photos : DR

me rappelle cette petite chaleur qui me montait à la gorge, c'était en fait la peur. Je me souviens aussi que je ressassais dans ma tête les conseils de mon papa et de ma maman. Mon papa qui répétait sans cesse qu'il fallait être sage et écouter la maîtresse.

Ma maman, de son côté, me rappelant qu'il ne fallait pas pleurer. Je me vois ensuite monter les escaliers me dirigeant vers la salle de classe où déjà des élèves ont pris place. Certains étaient déjà turbulents.

Ce que je trouvais inconcevable en pensant aux instructions de mes parents. J'ai tenté de m'asseoir à la première table comme papa me l'a dit, mais c'était sans succès. Elle était déjà réservée. J'apprendrais au fil du temps qu'elle était destinée à la fille d'une maîtresse.»

Madjid, 52 ans : «Je me suis enfui de l'école au moment de la récréation»

Pour sa première journée à l'école, Madjid, cadre du top management dans une entreprise privée, a cumulé plusieurs points faisant de cette journée une journée des plus anecdotiques. «J'avais 7 ans lorsque je suis entré à l'école et je ne connaissais pas un mot en arabe ou en français. Je ne connaissais que le kabyle. Mon père était émigré en France et mon grand-père nous avait

tous rapatriés de Tizi-Ouzou vers Alger. Cela faisait beaucoup de changements pour moi. En quelques mois, j'ai vu mon environnement transformé : des champs et des oiseaux, je me suis retrouvé en plein centre-ville avec du monde autour et des bâtiments», se rappelle Madjid avec nostalgie. «Je n'ai pas pleuré lorsque mon grand-père m'a pris la main et m'a planté dans la cour avant de tourner les talons.

Heureusement, pour moi, que l'école ne se trouvait pas loin de la maison. Mais à la récréation, j'ai vu la porte ouverte et, sans réfléchir, j'ai couru et je me suis dirigé directement vers la maison. Ma mère n'a rien compris en me voyant sur le palier», se rappelle-t-il en riant. Madjid reprend son récit, en souriant : «Au fil des jours, je me suis familiarisé avec la langue et j'ai commencé à apprendre des mots en arabe que j'utilisais mal. Mais peu importe, l'essentiel était de pouvoir communiquer. Je me suis habitué à mon tablier bleu et à la prise des vitamines dans un tube. Je me rappelle aussi des paquets de fournitures scolaires qu'on nous donnait, du bol de lait chaud que tous les élèves prenaient comme goûter juste avant de sortir de la classe à 16 heures.» Pour Madjid, les souvenirs de ses premières années de classe sont intarissables... ■

Meriem, 30 ans : «Les conseils de mes parents résonnaient dans ma tête»

A l'évocation du premier jour de classe, Meriem est tout sourie : «Je me rappelle de la grande cour d'école et de la main confiante de mon papa. Je me revois devant les escaliers menant vers la salle de classe. Mes

«Manque de pot, une fille qui devait partager ma table ne cessait de sangloter. Elle voulait rentrer à la maison. Cela me gênait considérablement et je voulais à tout prix changer de place. Je voulais partager ma table avec une camarade ayant le même état d'esprit que le mien : fière d'être à l'école.»

nattes qui me tombaient sur les épaules et l'étiquette portant mon nom et prénom sur mon pull jaune.

C'est incroyable comment j'ai pu retenir ces petits détails. Il y a aussi ce sentiment d'être un peu perdue et je

gratos. Les travaux forcés ont duré plus de 10 années au prix de dures privations.

Pas de sorties, ni la moindre distraction, pour les garçons s'entend. La fratrie était cloîtrée à la maison : pas la moindre dépense superflue. Les années passèrent, les enfants grandirent, les grands-parents moururent, les six filles furent casées, les garçons se marièrent, et la maison toujours inachevée. Son fils aîné a beau tenté de le convaincre de ne pas construire aussi grand, rien n'y fait. Son rêve c'était d'être propriétaire d'une maison mastodonte.

- «Papa, tu te fatigues pour rien, je n'habiterai jamais avec vous, je veux mon indépendance et quitter cette ville.»

Le père entêté ne prêtait aucune attention à ses paroles.

Le jour J arriva, et le déménagement eut enfin lieu. Le père, épuisé, n'a pu assurer les finitions de la maison. Les parents étaient seuls à emménager dans une immense habitation presque vide, dépour-

vue des commodités les plus élémentaires.

Il refusera de placer un compteur de gaz, d'eau, car persuadé que les factures seraient trop chères. Ainsi, pas de salle de bains, ni chauffe-eau encore moins un chauffage pour affronter les hivers rigoureux de cette ville de la Mitidja. Il transportera des bonbonnes de gaz le restant de sa vie. Il continuera à amasser le moindre petit sou et en se privant jusqu'à sa mort.

Il n'a jamais écouté son fils qui le suppliait de vendre la maison pour vivre dans une autre plus petite avec tout le confort.

Il avait pitié de sa mère qui souffrait mais qui ne pouvait quitter son mari pour aller vivre avec son fils. La misère dans laquelle ils vivaient dans la vieille maison, il l'a transférée dans l'immense villa qui, somme toute, n'a jamais été achevée. Son épouse est décédée elle aussi quelques mois après lui, laissant les enfants se disputer le bien du papa et son compte en banque. ■

ATTITUDESPar Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

L'avare

Il avait travaillé toute sa vie en thésaurisant dans le seul but de construire une maison et sortir de l'ancienne demeure familiale où il occupait une chambre avec son épouse, ses vieux parents et ses treize enfants. Il se levait aux aurores et se dirigeait vers l'usine où il exerçait comme manœuvre pour ne rentrer qu'au crépuscule. Il laissait à la mère de ses enfants quelques pièces qui lui permettaient tout juste d'acquiescer le litre de lait et la baguette de pain. Pour le reste il fallait qu'elle se débrouille. Elle réussissait tant bien que mal à réunir ses enfants autour d'un plat de couscous sec afin qu'ils ne crient pas famine. Les enfants, pour se rendre à l'école,

avaient droit à une tenue d'été et une autre d'hiver, et une paire de chaussures qui allait avec. Le tablier, heureusement, cachait tout. Les filles ne posaient pas de problème pour notre patriarche, puisque dès qu'elles atteignaient l'âge de la puberté, il les enfermait à la maison en attendant le premier prétendant pour s'en débarrasser. Il avait ainsi au fil du temps moins de bouches à nourrir. Infatigable, après une journée de travail éreintante, il se dirigeait vers le chantier, traînant son fils avec lui pour construire sa maison. Il voulait tout faire seul. Il refusait de s'encombrer d'un manœuvre, qui plus est, il devait payer. Son fils faisait parfaitement l'affaire et c'était